

MÉLANGES RELIGIEUX.

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10

MONTREAL, MARDI, 16 MARS 1847.

No. 21

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE A L'UNIVERS.

Voici sur l'expédition des radicaux fribourgeois des détails donnés par une correspondance du *Courrier suisse*:

“Fribourg, le 7 janvier au soir.

“C'est hier soir, vers neuf heures, que le Gouvernement reçut l'avis que les corps-francs de Morat se disposaient à marcher sur Fribourg. Aussitôt les deux compagnies de volontaires furent convoquées. En moins de deux heures elles étaient réunies dans les salles de l'Hôtel-de-Ville. Tous les hommes du contingent et de la landwehr qui se trouvaient en ville, avaient aussi été appelés. Il serait difficile de dépeindre l'enthousiasme qui animait ces quelques cents hommes, seules forces dont le Gouvernement pouvait disposer en ce moment.

“Avant de donner l'alarme dans les campagnes, on voulut s'assurer que l'insurrection avait réellement éclaté, et c'est seulement après que des estafettes eurent annoncé que les Moratois étaient réellement sortis de leur ville avec deux pièces de canon, que l'autorité fit donner l'alarme. Le colonel Maillardoz, qui se trouvait à Gevisiez, près de sa fille, fut nommé commandant en chef; puis le tocsin commença à se faire entendre. Ceci se passait vers onze heures. La contrée de Fribourg présentait alors un tableau imposant. Le son lugubre du tocsin avait retenti à Tavel, on l'entendit peu après dans toutes les paroisses allemandes. Les paroisses françaises du district furent bientôt réveillées au même bruit.

“L'effet ne se fit pas longtemps attendre. A cinq heures et demie, déjà le brave commandant Surbeck entra en ville à cheval à la tête de 500 hommes du landsturm allemand. Il serait impossible de rendre l'esprit qui animait ces hommes; c'étaient des cris, des transports de joie qu'on ne saurait s'expliquer. Depuis ce moment, ce ne fut plus sur les routes, aux environs de la ville, qu'une masse mouvante de contingens, hommes de landwehr, hommes de landsturm; quelques-uns venaient isolés, mais le plus grand nombre marchaient en troupes serrées. Il est une foule de communes dans lesquelles il n'est pas resté un seul homme en état de porter les armes; les femmes sonnaient le tocsin, encourageaient leurs frères et leurs époux. Aussi, chose incroyable, à huit heures du matin, il y avait déjà à Fribourg 5 à 6,000 hommes organisés et prêts au combat. De plus, 1,000 hommes de landsturm étaient échelonnés sur les trois routes de Morat, Estavayer et Bulle, aux abords de la ville. On annonçait l'approche des colonnes insurrectionnelles, et les yeux de tous ces paysans exprimaient la joie. Leur attente devait être trompée. Voici ce que j'ai pu recueillir de plus certain sur la marche de l'ennemi.

“La colonne qui s'est avancée le plus est celle de la Broye; elle comptait 150 à 200 hommes. Elle était arrivée jusque vers Grolley, à deux lieues de Fribourg, entre six et sept heures du matin. Mais le son du tocsin ne tarda pas à ralentir sa marche, et il paraît que la vue de quelques détachemens de landsturm suffit pour la faire rétrograder à la hâte. On lui fit cinq ou six prisonniers qui furent amenés en ville vers neuf heures du matin.

“La seconde colonne s'était formée dans la ville de Bulle; les corps-francs avaient d'abord constitué le préfet prisonnier, puis ils s'étaient mis en marche, mais peu nombreux (après les avoir portés à 600, le public affirme qu'ils n'étaient guère plus de 70.) - Arrivés à deux lieues de Bulle, au milieu de la nuit, ils n'osèrent pas pousser plus loin, et finirent par battre en retraite sans avoir vu d'ennemis. Ces radicaux de Bulle ont donné un indice de leurs mœurs en tirant plus de dix coups de fusil sur M. Fridolin Reynold, de Fribourg, qui passait en estafette pour se rendre en Valais; heureusement il n'est que blessé par une balle qui lui a traversé le bras.

“Enfin la troisième colonne devait partir de Morat. Ici on avait d'abord arrêté les gendarmes, enlevé les canons aux yeux du préfet, qui s'était laissé faire une douce violence; puis on s'était mis en marche. Il n'y avait que 250 à 300 hommes; la campagne refusait de prendre part. Arrivés près de Courtepin, ces corps-francs arrêtèrent et firent prisonniers quelques soldats du contingent qui marchaient isolément, sans munitions, se rendant à Fribourg. Ils massacrèrent un soldat de la landwehr, qui s'en allait aussi à Fribourg. Mais arrivés un peu plus loin, ils purent entendre le concert grandiose qui retentissait de toutes les cloches du district allemand, et qui leur annonçait les apprêts de la sombre fête qu'on leur destinait. Alors, après quelques débats, ils se décidèrent à battre en retraite. On les disait d'abord retranchés près de Vallierod, et un corps de 1,200 hommes, commandé par M. Albiez, était déjà sorti de la ville à trois heures après-midi pour les déboucher, lorsqu'on

annonça que les Moratois avaient battu complètement en retraite. Tel a été le sort de l'expédition la plus insensée que les radicaux aient entreprise en Suisse.”

On nous communique sur les évènements dont le canton de Fribourg vient d'être le théâtre quelques détails recueillis par un témoin oculaire. Bien que ces détails se rapportent à des évènements déjà connus, nous croyons qu'on les lira avec intérêt.

Le canton de Fribourg vient d'éprouver une crise que l'on avait eu lieu de redouter pour lui dès le moment où éclata la dernière révolution de Genève. A cette époque, le Gouvernement avait cru prudent de prendre différentes mesures pour assurer la tranquillité du pays, et, dans une des séances du Grand-Conseil, il s'était agi de justifier l'emploi de ces mesures. Le parti radical avait réuni tous ses efforts pour combattre les actes si sages du Conseil exécutif; mais heureusement il ne put réussir dans ses desseins: une majorité considérable vint rendre justice aux intentions si droites et si fermes du Gouvernement. Furieux d'avoir été défait, le parti radical ne vit plus d'espoir que dans les assemblées populaires, chose inouïe jusque là dans ce canton, ordinairement si paisible. La première eut lieu à Monté, dans les environs d'Estavayer; les désordres qui s'y passèrent prouvèrent de nouveau que ces réunions avaient uniquement pour but de préparer une prise d'armes. Le Conseil-d'Etat, prévoyant les suites fâcheuses qui pourraient en résulter, rendit un arrêt pour défendre ces sortes d'assemblées, inutiles d'ailleurs dans un pays où elles peuvent avoir lieu avec certaines conditions prévues par la loi. Ce décret exaspéra les partisans du radicalisme; mais ils firent hors d'eux-mêmes lorsqu'ils apprirent que le Gouvernement, pour appuyer sa décision par la sanction la plus légale, avait résolu de convoquer le Grand-Conseil pour lui soumettre sa conduite et en obtenir l'approbation. Cependant le plus grand calme régnait dans la ville, malgré les craintes vagues que l'avenir présentait. Il ne s'y trouvait aucune troupe, excepté la garde ordinaire et la garde urbaine, formée tout récemment de citoyens dévoués de tout âge et de toute condition. On n'attendait que pour le samedi 9 janvier, jour de l'ouverture du Grand-Conseil, un bataillon de milice régulière.

Le 6 au soir, après avoir passé tranquillement la fête de l'Épiphanie, on apprend tout-à-coup que des feux ont été vus sur les hauteurs des environs de Morat et d'Estavayer; c'étaient des signaux de ralliement. On ne tarda pas à savoir que des bandes d'insurgés de Morat, des environs d'Estavayer et de Bulle s'apprétaient à marcher contre Fribourg. Les soldats de la garde se réunissent aussitôt, les volontaires de la ville sont convoqués, ils se rendent en très grand nombre à l'Hôtel-de-Ville, renforcés de nouveaux volontaires qui s'empressent de se mettre à la disposition du Gouvernement. Toutes les portes sont immédiatement doublées; des exprès sont expédiés dans les environs. A onze heures du soir, le tocsin retentit dans tous les alentours. Les soldats du contingent, de la *Landwehr* et du *Landsturm* arrivent en foule par toutes les portes de la ville.

C'était vraiment un contraste bien extraordinaire que celui que produisait au milieu du silence de la nuit cet appel aux armes, ce retentissement des cloches d'alarme, et le son joyeux des fanfares qui précédaient les soldats entrant en ville et faisant résonner les rues de leurs chants de montagne. On avait été averti que les insurgés devaient se réunir pour attaquer la ville *inopinément* vers 6 heures du matin. On les attendait de pied ferme, mais ce fut en vain. Soit qu'ils aient su que l'éveil avait été donné, soit que leurs signaux aient été interrompus par le brouillard, soit qu'ils aient été harcelés par le *Landsturm* qui s'était levé sur leur passage, ils ne purent se réunir au lieu et à l'heure désignée. Néanmoins, le Gouvernement ayant été instruit qu'une partie des rebelles s'était repliée sur Morat, décida d'y envoyer un détachement nombreux, suivi de pièces d'artillerie et accompagné par un conseiller-d'Etat qui devait traiter en son nom. Les troupes arrivèrent à Morat sans coup férir; la ville a fait sa soumission, mais les plus coupables se sont prudemment effacés. A l'instant où je vous écris, on se dispose à marcher sur Bulle.

Les esprits, qui avaient été un instant inquiétés, commencent à se rassurer. L'enthousiasme des populations, la conduite pleine de force et de prudence qu'a tenue le Gouvernement, l'union et le dévouement du parti conservateur, tout nous fait espérer que cette crise ne fera qu'augmenter la force de ce canton et le fixera d'une manière plus assurée dans la position favorable qu'il avait déjà su prendre. Berne a fait avertir le conseil exécutif qu'il avait envoyé des troupes pour protéger sa frontière il en avait le droit; mais